

La marchandise selon Marx

Jean-Marie Harribey¹

In ATTAC, Inégalités, crises, guerres : sortir de l'impasse,
Paris, Ed. Mille et une nuits, 2003, p. 43-52

A partir d'une conception philosophique matérialiste (les hommes font leur propre histoire dans le cadre de leurs conditions sociales matérielles) et d'une critique de l'aliénation, Karl Marx (1818-1883) élabore une critique de l'économie politique classique née un siècle plus tôt. Dans la mesure où le mode de production capitaliste s'est aujourd'hui étendu à la planète entière et à toutes les activités humaines, les concepts de Marx gardent toute leur pertinence. La critique de la marchandisation du monde fut posée par lui dès les premières pages du *Capital* (1867)² qui s'ouvre par l'analyse de la marchandise.

La théorie de la valeur comme critique des rapports sociaux

Marx reprend une distinction établie par Aristote et adoptée plus tard par Adam Smith et David Ricardo : toute marchandise possède une valeur d'usage et une valeur d'échange.

La première signifie qu'un bien produit ne devient marchandise que s'il est utile, c'est-à-dire répond à un besoin. Deuxièmement, les marchandises sont l'objet d'un échange qui donne au travail privé qui les a créées un caractère social validant. Le travail échangé abandonne ses caractéristiques concrètes (celles du paysan, du menuisier, de l'informaticien, etc.) pour devenir une fraction du travail de la société, abstraction faite de ses particularités pour pouvoir être le dénominateur commun à toutes les marchandises. Marx appelle ce travail « abstrait » puisqu'il prend la forme *valeur* et, plus précisément, la forme *argent*. L'expression *valeur d'échange* désigne alors le rapport quantitatif dans lequel deux marchandises s'échangent : une table contre deux chaises.

Se superposent donc trois niveaux d'analyse : la *valeur d'usage* comme condition de la *valeur* en tant que fraction du travail social qui apparaît dans l'échange par le biais d'une proportion, la *valeur d'échange* qui est mesurée par la quantité de travail nécessaire en moyenne dans la société considérée.

La principale difficulté pour saisir le fait que le produit du travail devienne une marchandise provient du caractère trompeur, « fétichiste » dit Marx, sous lequel apparaît l'échange de marchandises. Il semble s'établir un rapport entre des choses³, alors que derrière cette apparence il y a un rapport social entre les hommes. En effet, quand on dit qu'une table = deux chaises, il n'y a pas grande difficulté à imaginer le travail humain derrière les objets. Si l'on dit qu'une table = 100 euros, c'est déjà moins immédiat.

Parce que la société féodale était basée sur la dépendance personnelle entre seigneur et serf, les rapports sociaux apparaissaient directement comme des rapports entre des hommes. Ce n'est plus le cas dans la société capitaliste où la valeur revêt la forme argent. La conséquence est que dans l'échange de marchandises, l'exploitation du travail devient invisible.

¹ . Ce texte reprend un exposé fait lors de l'Université d'été d'ATTAC à Arles en août 2002. La seconde partie de cet exposé fut présentée par Claude Serfati à partir de son texte « Une bourgeoisie mondiale pour un capitalisme mondialisé ? », in S. de Brunhoff & al., *Bourgeoisie : état d'une classe dominante*, Syllepse, 2001, p. 77-98.

² . K. Marx, *Le Capital*, Gallimard, La Pléiade, tomes 1 et 2, 1965 et 1968.

³ . Le fétichisme est aussi appelé *réification*.

Le capitaliste n'achète pas le travail ni le produit du travail du prolétaire salarié mais sa *force de travail* dont la particularité est de pouvoir créer une valeur supérieure à la sienne propre, c'est-à-dire à ce qu'elle coûte au capitaliste.

Mais quelle est la valeur d'échange de la force de travail ? Marx donne deux éléments de réponse : d'abord, la valeur de la force de travail est égale à celle des marchandises nécessaires à sa reproduction, quantité qui n'est pas biologique mais qui évolue avec la société ; et cette valeur dépend aussi du rapport de forces entre capitalistes et salariés.

La différence entre la valeur créée par le prolétaire et celle qu'il perçoit constitue la plus-value à l'origine du profit que percevra le capitaliste quand il aura vendu la marchandise. Si le salarié travaille 8 heures par jour mais s'il suffit de 5 heures pour produire les marchandises dont il a lui-même besoin pour subvenir à ses besoins, les 3 autres heures constituent un *surtravail* non payé, base de la plus-value.

La valeur de la marchandise peut donc être décomposée ainsi : $C + V + P$

- C : valeur du capital consacré à acheter les moyens de production (capital dit *constant* car il ne crée pas de valeur nouvelle) ;
- V : valeur du capital consacré à payer les salaires (capital dit *variable* car la force de travail crée une valeur nouvelle) ;
- P : plus-value.

Lors de chaque cycle de production, sous l'effet du travail productif, le capital argent grossit d'une plus-value. Pour Marx, dans l'économie capitaliste, est productif de capital le travail qui produit de la plus-value et le capital est du travail accumulé.

Le taux d'exploitation de la force de travail se mesure par le taux de plus-value qui est le rapport $P/V = \text{surtravail}/\text{travail nécessaire à l'entretien des salariés}$.

Pour accroître le taux de plus-value, les capitalistes doivent faire croître le numérateur de ce rapport, ou baisser le dénominateur ou les deux à la fois.

- Le premier cas correspond à ce que Marx appelle la *plus-value absolue* obtenue par l'allongement de la durée du travail ou la baisse des salaires.
- Le second cas correspond à la *plus-value relative* obtenue par la diminution de la valeur de la force de travail en baissant le prix des biens nécessaires à son entretien (grâce à une meilleure productivité du travail) sans pour autant baisser le pouvoir d'achat.

Trois fausses objections sont souvent présentées à la loi de la valeur énoncée par Marx. En premier lieu, il aurait négligé ou nié l'utilité, le marché et la rareté. C'est faux. Pour Marx, le travail privé consacré à produire telle marchandise trouve sa reconnaissance sociale par la vente sur le marché. « Enfin, aucun objet ne peut être une *valeur* s'il n'est une chose utile. S'il est inutile, le travail qu'il renferme est dépensé inutilement, et conséquemment ne crée pas de valeur. »⁴ Ou encore, les valeurs d'usage sont des « porte-valeur »⁵. Par ailleurs, la loi de la valeur est incluse dans la loi de la rareté : le travail humain suppose l'existence de la rareté, c'est-à-dire celle-ci est la condition nécessaire de celui-là.

En second lieu, la loi de la valeur dit que les rapports d'échange entre les marchandises reflètent la quantité de travail socialement nécessaire. Mais se pose un problème que Ricardo avait déjà soulevé et que Marx a tenté de résoudre. Les prix des marchandises sur le marché ne correspondent pas exactement à l'équivalent monétaire de leur contenu en travail. Pourquoi ? Parce que les secteurs capitalistes ne répartissent pas leur capital de façon identique entre achat des moyens de production (capital constant) et achat de la force de travail (capital variable) : leur *composition organique du capital* diffère. Or chaque capitaliste

⁴ . Marx [1965, p. 568]

⁵ . Marx [1965, p. 576 et 581].

exige un taux de profit au moins égal à la moyenne. De ce fait, le prix comprend le coût monétaire de production augmenté d'un profit au prorata du capital engagé. Et, par le biais de prix formés en intégrant l'exigence moyenne de rémunération du capital, les secteurs très capitalistiques (mécanisés) – jouissant souvent d'une position dominante – captent au détriment des secteurs moins capitalistiques – souvent en position dominée – une part de l'équivalent-monnaire de la valeur-travail globale produite ailleurs qu'en leur sein.

Enfin, troisième objection fréquente : la théorie de la valeur-travail est-elle encore pertinente alors que le travail semble fuir la société contemporaine et notamment la production industrielle ? Tous les prix des biens industriels ou des services produits dans des conditions similaires à celles de l'industrie ont tendance à long terme à diminuer. Il n'y a aucune exception : alimentation, habillement, appareils ménagers, automobiles, électronique, ordinateurs, logiciels, voyages, etc. Pourquoi cette tendance irréversible ? Parce que la productivité du travail augmente grâce à un meilleur savoir-faire, des équipements plus performants et une organisation du travail rationalisée. L'augmentation de la productivité du travail est synonyme de la baisse de la valeur des marchandises. Il ne faut donc pas se laisser tromper par les apparences. Plus la productivité du travail progresse, plus l'économie fournit de biens et services mesurés en termes physiques, c'est-à-dire plus elle produit de valeurs d'usage, et moins celles-ci ont de valeur d'échange. La diminution des besoins en travail pour produire une même quantité de biens et services n'est pas une infirmation, mais est au contraire une confirmation de la justesse de la théorie de la valeur-travail.⁶

Ainsi, la loi de la valeur-travail comme expression des rapports sociaux capitalistes n'a rien perdu de sa pertinence puisqu'elle rend compte des deux grandes caractéristiques de la société moderne : l'exploitation du travail et la dynamique de l'accumulation du capital.

L'accumulation du capital et les crises

Le capitalisme connaît une tendance permanente à l'accumulation du capital : la plus-value est en grande partie réintroduite dans le processus de production sous forme de capital nouveau. La reproduction du système exige son élargissement, mais la tendance à l'accumulation rend les crises de surproduction possibles pour plusieurs raisons. La plus connue est le fait que les profits dégagés ne progressent pas aussi vite que la masse de capital nécessaire pour les obtenir.

Ainsi, la recherche de gains de productivité du travail conduit à l'élévation de la composition organique du capital C/V . Or le taux de profit $\frac{P}{C+V} = \frac{\frac{P}{V}}{\frac{C}{V}+1}$ diminue quand C/V augmente et que le taux de plus-value P/V n'augmente pas suffisamment pour compenser.

Marx en conclut que le capitalisme doit connaître une baisse tendancielle du taux de profit. Cependant, celle-ci n'est pas permanente et Marx énumère plusieurs facteurs pouvant inverser au moins provisoirement la tendance :

- l'augmentation de l'exploitation de la force de travail par l'augmentation de la durée du travail ou de l'intensité de celui-ci ou bien par la baisse du salaire à cause du chômage ;
- l'amélioration de la productivité qui permet de baisser le prix des biens d'équipement et donc baisser la composition organique en valeur du capital.

Si l'on observe le capitalisme contemporain, on constate que la fin des années 1960 et les années 1970 furent marqués par une baisse du taux de profit dans les pays capitalistes développés, sans doute due à un ralentissement des gains de productivité. Cette baisse du taux

⁶. Voir J.M. Harribey, *La démence sénile du capital, Fragments d'économie critique*, Ed. du Passant, 2002.

de profit ne fut enrayée que par un renforcement de l'exploitation de la force de travail au moyen du chômage et de la précarité. La remontée du taux de profit fut indéniable au cours des décennies 1980 et 1990 mais sans qu'elle se traduisît par une véritable relance de l'accumulation, sauf aux Etats-Unis mais de courte durée. La raison en est que la demande sociale s'exprime de plus en plus en direction de services dans lesquels les gains potentiels de productivité – et donc les perspectives de profit – sont moindres.

Les classes sociales

Si le prolétariat se définit comme l'ensemble des individus vendant leur force de travail manuelle et intellectuelle contre salaire aux détenteurs de capital, alors le prolétariat ne peut que s'étendre avec l'extension du capitalisme lui-même qui est fondé sur le rapport social salarial. Un contresens a toujours été commis par les négationnistes du prolétariat. Ce concept avait été défini par Marx au temps où, objectivement, les choses étaient assez simples : prolétaire, salarié et ouvrier étaient synonymes. Pratiquement tous les salariés vendant leur force de travail participaient, de façon manuelle, à la production matérielle et concouraient directement à la production de plus-value. De ce fait, l'habitude fut prise dès l'origine d'identifier le prolétariat à la classe ouvrière, c'est-à-dire, à l'époque, aux ouvriers. Au XX^e siècle, l'approfondissement de la division du travail, la diversification des niveaux de qualification et des catégories de salariés, le développement d'activités de production immatérielle, sont venus rompre l'identification entre prolétaires salariés et ouvriers. Le contresens consiste alors à définir le prolétariat non plus comme il se doit avec son critère de définition – la vente de la force de travail – mais par un exemple, et, qui plus est, par un exemple, les ouvriers majoritaires, correspondant à une époque bien datée.

Les différenciations au sein du prolétariat ont été introduites par la succession de révolutions industrielles et de transformations du capitalisme. La première révolution industrielle impulsée par la machine à vapeur, mise en œuvre dans le textile puis dans la sidérurgie et le chemin de fer, avait produit la classe ouvrière au premier sens strict, c'est-à-dire qui se confondait avec les ouvriers. La seconde révolution industrielle apportée par l'électricité et le moteur à explosion et développée dans les industries chimiques puis automobiles avait engendré à la fois le travail taylorien des ouvriers spécialisés et le travail des techniciens. La troisième révolution industrielle de l'automatisation et l'informatisation produit sous nos yeux la multiplication des employés, des techniciens productifs et commerciaux ainsi que la tertiarisation de l'économie et la lente diminution absolue et relative des ouvriers.

Il y a, lors de chaque grande transformation technique, un double mouvement de différenciation et d'unification des formes du travail salarié. Mais y a-t-il une différence de classe entre un ouvrier d'usine et une caissière de supermarché ? Entre un opérateur sur une machine à commande numérique et une employée de banque penchée sur une machine à lecture optique des chèques ? Entre le travailleur d'usine et celui qui sera chez lui, devant son poste de télé-travail, dont la productivité et le moindre geste seront contrôlés par l'employeur et qui sera harcelé jusque dans sa sphère la plus intime par le téléphone portable ? Les études sur l'évolution de la population active salariée en France aujourd'hui montrent une très grande stabilité de la part des catégories populaires dans l'ensemble de la population active : près de 60% de celle-ci sont constitués d'ouvriers et d'employés dont les conditions de travail et de salaires présentent de nombreux points communs.

Le projet de Marx était double : critiquer l'économie politique qui refuse de considérer le caractère historique du mode de production capitaliste et dévoiler le rapport social qui se dissimule derrière l'apparence d'un échange égal, salaire contre « travail ». Marx repéra les deux failles de l'économie politique qui devinrent des impasses pour l'école néo-classique :

- L'économie politique n'a pas su penser la monnaie autrement que comme un instrument supprimant les inconvénients du troc. Elle ne peut comprendre les crises qui naissent de la possibilité de rupture dans le passage de la marchandise à l'argent.
- L'économie politique ayant cru que le travail procurait automatiquement une valeur aux biens, et que le travail était lui-même *naturellement* une marchandise, elle a accredité l'idée que le capitalisme était un système naturel, dans l'ordre des choses, accomplissant la nature humaine, éternelle, rationnelle et échangiste. Dans ces conditions, le capitalisme pouvait être, selon les libéraux, l'horizon indépassable de l'humanité.